

Cahiers
Marcel Proust

5

Mon ami
Marcel Proust

SOUVENIRS INTIMES

PAR

MAURICE DUPLAY

nrf

Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
© Éditions Gallimard, 1972.*

Au romancier Jacques Nels.

I

Au cœur des Champs-Élysées, entre le théâtre des Ambassadeurs, jadis café-concert en plein vent, et l'Alcazar d'été, qui lui faisait pendant et où Paulus, le 14 juillet 1886, créa *En revenant de la revue*, s'élève une fontaine. C'est une nymphe de bronze. Elle porte une large vasque où les moineaux et les ramiers viennent se percher et, les jours de pluie, boire. Cette fontaine a vu Marcel Proust jouer au cerceau ou au volant avec des fillettes qui deviendront « les jeunes filles en fleurs ». C'était un enfant maladif exagérément emmitoufflé qu'on avait amené en voiture, et qu'on ramènerait chez lui, de même, avec mille précautions, comme un fragile et précieux bibelot.

Qu'étaient, environ 1875-1890, ces Champs-Élysées dont Marcel demeure inséparable, en particulier, pour moi ? Les après-midi, à la belle saison, lorsque les marronniers fleuris semblent criblés de petits lampions blancs et roses, il y avait parfois répétition ou matinée aux Ambassadeurs et à l'Alcazar. Des bribes de chansonnettes et des flonflons parvenaient aux enfants et à leurs bonnes. A tra-

vers les feuilles des massifs, on entrevoyait au gré de la brise, une frimousse de divette, une trogne de comique, un corsage pailleté, un revers de frac zinzolin, et les imaginations enfantines de s'enflammer. Marcel m'a confié avoir édifié, une dizaine d'années avant moi, avec ces flonflons et ces visions fugaces, des revues de café-concert idéales.

Champs-Élysées proustiens... Ils survivent au romancier, non sans quelques variantes. Sur les deux rives de l'orgueilleuse avenue bornée, d'un côté, par les *Chevaux* de Coustou, de l'autre, par *La Marseillaise* de Rude, et où roulaient, clairsemés, fiacres et équipages, de vieilles marchandes, dans de petites boutiques, débitaient pain d'épices, coco, sucres d'orge. Sur la rive droite, adoptée par les gosses de riches, pour qui la gauche semblait plus lointaine que la Terre de feu, la voiture aux chèvres et les ânes exécutaient une navette résignée. Elles sont toujours là les vieilles marchandes de pain d'épices, ils sont toujours là les ânes résignés. Mais on ne voit plus le marchand d'oublies, sa grinçante crécelle au poing, ni le marchand de ballons promenant, au bout d'une perche, comme une énorme et volante grappe de raisin multicolore. Et les guignols sont moins nombreux, et le manège se compose de chevaux stylisés qui ne ressemblent plus, comme ceux de l'ancien, à des chevaux véritables.

Le théâtre Marigny était un panorama militaire, dont le public délaissait les poussiéreuses batailles. Le palais de l'Industrie, remplacé par le Grand et le Petit Palais, masquait la grandiose perspective des Invalides. A proximité de l'avenue Matignon, se voyait un cirque, le Cirque d'été. La Belle Otéro y

avait débuté, Émilienne d'Alençon présenté un numéro de lapins savants, et Kam-Hill, en chantant à cheval, en habit rouge, la chansonnette, tenté de renouveler le café-concert par l'hippisme.

Mais si le Cirque d'été a disparu, le restaurant *Laurent* subsiste. Remis à neuf depuis peu, il semble avec ses murs de nougat, ses tapis et ses banquettes confiture de groseille, une savoureuse pièce montée pour le dessert de Gargantua.

Or, *Laurent* reste lié, dans ma mémoire, à une démarche singulière de Marcel où il lui plut de m'associer. Bousculant l'ordre chronologique de ce récit, je la retracerai dès maintenant. Marcel pouvait avoir vingt-huit ans, moi dix-neuf.

Un jour, il me demanda *ex abrupto* :

— Est-ce que tu as lu *Pastels* ?

— Sans doute.

Pastels est un recueil de nouvelles de Paul Bourget, alors en pleine vogue. Je l'ai relu récemment avec un préjugé sarcastique, un parti pris de dénigrement. Force m'a été de reconnaître que ce n'est pas si mal que ça.

— Eh bien! continua Marcel, la première nouvelle se passe dans un cabinet particulier de *Laurent*, et a pour héroïne une grande cocotte.

— Oui, je sais, Gladys Harvey... C'est même le titre de la nouvelle.

Il me demanda encore :

— Sais-tu, mon petit Maurice, qui est Gladys Harvey, dans la vie ?

— Ma foi non.

— Eh bien! Gladys Harvey, dans la vie, se nomme Laure Hayman, et je suis certain que mon

oncle Weil, qui eut, comme tu sais, quelques aventures brillantes, a été du dernier bien avec elle.

Je ne voyais pas du tout où il voulait en venir.

Il ne tarda pas à me fixer :

— J'ai une envie assez baroque... une lubie. J'aimerais, un après-midi où je ne serais pas trop mal en point, à l'heure la plus creuse, aller chez *Laurent*. Laure Hayman y est venue certainement. Elle y aura dîné en cabinet particulier, au moins une fois, avec mon oncle. Je voudrais connaître ce cabinet, m'y enfermer, y rêver un bon moment.

Sa méditation fondrait en un seul être Laure Hayman et Gladys Harvey, la réalité et la fiction, et il s'enivrerait de cette mixture.

Je l'accompagnai chez *Laurent*.

Distribuant flatteries, sourires et pourboires, il harcela de questions le gérant, les maîtres d'hôtel, les garçons, les sommeliers, les grooms. Pour se préserver contre l'air des Champs-Élysées nocif à son asthme, il se tamponnait sans cesse le nez avec un foulard de soie. Tous le regardaient, ahuris, le prenant pour un maniaque, après l'avoir pris pour un détective chargé d'une enquête délicate. Un maniaque, d'ailleurs, très sympathique. De guerre lasse, le gérant qui, primitivement, avait dit ignorer les personnes dont on lui parlait, revint sur cette déclaration. Il se les rappela subitement et nous ouvrit le cabinet où elles avaient dîné, il y avait longtemps, mais pour en refermer presque aussitôt la porte. La complaisance a des limites et toute la gentillesse, comme toute la générosité de Marcel, n'avait pas entièrement dissipé sa méfiance.

— Je crois, me dit Marcel en nous en allant,

qu'il nous a menti pour se débarrasser de nous.

Laure Hayman, la Gladys Harvey de Paul Bourget, devait connaître un nouvel avatar, puisqu'elle fut ensuite l'Odette de Crécy de Marcel Proust. Ne serait-ce pas, par cet après-midi aux Champs-Élysées, qu'elle germa dans son imagination? En tout cas, ne présentait-il pas obscurément l'influence qu'une grande horizontale, maîtresse d'un oncle cascadeur, exercerait sur une partie de son œuvre?...

Dans la même région des Champs-Élysées, certain chalet d'utilité publique se signalait par l'excentricité de la préposée. Le visage outrancièrément poudré, plâtré, sous un coquet bonnet de dentelles, minaudant et faisant mille grâces, vieille marquise à la fois de guignol et de cauchemar, elle semblait donner une réception mondaine. Elle recevait chaque client comme un invité qui en rejoignait d'autres déjà arrivés, mais invisibles pour des raisons intimes. A cause de la végétation environnante (arbres, pelouses), des bruits venus de l'extérieur (cris des moineaux, battements d'ailes des ramiers claquant comme des éventails de satin) et du ruissellement de cascades des chasses d'eau, sans doute s'imaginait-elle présider à une garden-party. Comme Brummell ruiné, déchu, dégradé, demi-fou, croyait fêter, dans un misérable garni de Caen, les grands seigneurs et les nobles dames de sa jeunesse fortunée.

Cette tenancière d'un chalet d'utilité publique était une attraction pour les enfants et les parents. Ils lui rendaient visite sans nécessité.

Son goût de l'observation et son ironie précoces poussaient Marcel à lui rendre de fréquentes visites. Il nous a conté plaisamment qu'elle divisait l'huma-

nité en deux castes : les clients corrects qui s'asseyaient comme il se doit, sur les sièges, l'aristocratie, et ceux qui montaient dessus, la plèbe. En tout cas, il l'a jugée assez pittoresque pour l'introduire dans son œuvre. Rappelons-nous que c'est dans ce chalet des Champs-Élysées, que fut frappée d'apoplexie, la grand-mère du Narrateur.

II

De tout temps, j'ai connu Marcel et son frère cadet Robert. Une grande amitié unissait nos familles. Le professeur d'hygiène Adrien Proust et mon père, professeur de clinique chirurgicale, avaient étudié ensemble à la faculté de Paris et, depuis, ne s'étaient jamais perdus de vue; les femmes s'entendaient aussi bien que les maris, et les enfants des deux ménages prolongeaient cette amitié, quoique les fils Proust fussent sensiblement mes aînés.

Le professeur Adrien Proust et M^{me} Proust formaient un beau couple confortable. Le professeur, haute stature, visage barbu aux traits réguliers, inséparable d'un binocle, était d'origine rurale. Il était positif et laborieux, non sans finesse. Il aimait la vie, respirait l'optimisme et l'hédonisme.

M^{me} Proust, fille d'un important agent de change du nom de Weil, appartenait à l'élite juive. Elle avait la beauté spéciale à sa race : des formes opulentes, un œil de sombre velours sous une paupière un peu lourde. Son intelligence était meublée et ornée, riche en recoins. De sorte que les deux hérédités se conjoignent dans le génie du fils, grasse terre beau-

ceronne mêlée au fiévreux limon d'Israël, et dans son œuvre, édiflée patiemment, tenacement, avec les matériaux les plus solides et les plus rares.

Je ne me rappelle Marcel que vers sa vingtième année, quand j'étais encore un bambin. Dolent, égotant, très pâle, translucide, lunaire, il évoquait un fantôme, le plus courtois, gentil, empressé des fantômes. Son frère Robert, qui faisait sa médecine, que mon père eut comme élève et nomma agrégé, différait complètement de lui. Bâti en force, la joue pleine et colorée, il pratiquait les sports, en particulier le canotage.

Marcel, toujours enveloppé de plaids et de tricots, était un éternel valétudinaire. On eût dit que sa vie menaçait de s'éteindre à chaque instant. Sa mère veillait sans trêve sur cette flamme fragile. S'il était permis, en 1972, de citer Sully Prudhomme, sans s'exposer aux sarcasmes, je tirerais de la poussière un poème de lui sur un adolescent malade, dont un vers définit on ne saurait mieux, la situation affective de M^{me} Proust et de Marcel : « Et sa mère est, pour lui, comme une sœur aînée. » A cette époque, une barrière de déférence séparait les parents les plus libéraux des enfants les plus émancipés. Dans le cas qui nous occupe, la barrière était tombée. Entre M^{me} Proust et Marcel régnait une camaraderie espiègle et tendre.

En ce temps où Marcel était un tout jeune homme et moi un petit garçon, les Proust habitaient près de la Madeleine et ma famille près de Saint-Augustin. Voisins, nous dînions souvent les uns chez les autres, dans l'intimité. Marcel sortait de son lit, un peu chiffonné et ébouriffé, une mèche d'ébène sur son

front pâle. Torturé par l'asthme, sauf exception, il dormait le jour. De cette manière, il cherchait à échapper à ce mal qui s'acharne, aux heures obscures, sur les gens étendus, et gagnait, le plus tard possible, le lit de son Procuste. Vivant entre les deux crépuscules, il empruntait aux couchants leur magie, aux ténèbres et à la pointe de l'aube leur mystère. Cet œil oriental qu'il tenait de sa mère, contenait toute la poésie nocturne. Sa vie singulière valait à Marcel un certain prestige. Pour moi, il était un Prince des Ténèbres sans malignité, voire bienveillant.

Avant 1900, les ressources de la médecine et de la chirurgie étaient fort limitées. Au chirurgien s'imposait une extrême prudence. Pasteur l'avait bien doté de l'antisepsie et Lister lui avait bien fourni les moyens de l'appliquer, notre corps n'en restait pas moins un pays dont maintes régions semblaient à jamais interdites aux plus hardis explorateurs. Là où, actuellement, le plus humble praticien se meut avec aisance, des maîtres comme Nélaton, Verneuil, Tillaux n'auraient osé s'aventurer. Et, même dans le faible espace accessible à leur bistouri, la septicémie aux aguets les faisait souvent reculer.

Marcel, curieux de toutes choses, questionnait mon père sur son art. Il s'étonna vivement, à juste titre, le jour où ce dernier lui apprit, qu'antérieurement à l'antisepsie, on opérait avec des instruments ayant servi à autopsier, que quelques chirurgiens jugeaient la suppuration salutaire et que l'un d'eux, chef de service, avant d'appliquer un pansement, avait coutume de le frotter sur le parquet. Un pied de nez à Pasteur, en quelque sorte.

Mon père, ennemi de telles conceptions et de telles méthodes, avait observé, de tout temps, une propreté méticuleuse.

Marcel aimait et admirait sincèrement mon père. Je ne serais pas surpris si ses conversations avec lui, l'avaient influencé pour la partie médicale de son œuvre.

Une occasion s'offrit à Marcel de me vanter sa conscience professionnelle et sa grande humanité.

Un Turc d'importance lui avait amené en consultation, son fils d'une dizaine d'années. Je les avais croisés dans l'antichambre, comme je me rendais au lycée Condorcet. Ils étaient coiffés de beaux fez d'un rouge rubis, et l'enfant marchait sur des béquilles. Le soir, à dîner, je parlai à mes parents des Orientaux entrevus. Mon père m'apprit que, l'enfant aux béquilles, il avait peur de devoir l'amputer. Moi, je plaignais ce petit Turc qui probablement ne pourrait jamais danser, patiner, monter à cheval. Une semaine coula sans qu'il en fût de nouvelle question. Cependant, je remarquais l'air préoccupé de mes parents.

Un jour, Marcel à qui j'avais parlé du petit Turc, me dit :

— Ta mère a raconté à maman ce qui s'est passé à son sujet. Ton père s'est vu forcé de lui couper la jambe. Longtemps, il a hésité sur l'ampleur de l'amputation. Il se demandait s'il suffirait de couper au-dessous du genou ou au-dessus. Il a été obligé de couper au-dessus, la mort dans l'âme. Mais, avant de se décider, que d'angoisses ! Il n'en dormait pas, n'en mangeait plus !

Au vrai, mon intimité avec Marcel, date de ma treizième année, quand lui-même en comptait vingt-deux. Je commençais une collection. Pas de timbres-poste, de monnaies ou de papillons, mais d'affiches. Ma préférence allait à celles de Jules Chéret.

Félix Fénéon l'appelait le « Tiepolo du double-colombier », Georges Seurat le plaçait très haut et J.-K. Huysmans, dans *Certains*, livre prophétique, a défini son œuvre « une dinette d'art exquise ». Nous jugeons dinette trop faible. Festin conviendrait mieux. Toujours est-il, qu'en sortant de Condorcet, lorsque j'étais en fonds, je courais chez le grand marchand de tableaux et d'estampes, Sagot, installé dans les parages, ma serviette bourrée de livres scolaires sous le bras, et repartais de sa boutique, lesté d'une belle image rieuse et chatoyante.

Chéret, Watteau des palissades, Fragonard de la rue, produisait, pour les music-halls, les bals publics, les élixirs, les eaux de toilette, les dentifrices, des femmes jubilantes, exultantes, délirantes, à l'éclat de fleurs et au jaillissement de fusées. Je ne possédais qu'en petit nombre ces fées de papier polychrome, quand, un dimanche de juin 1893, dans une ancienne folie d'Auteuil...

Durant la chaude saison, les Proust campaient chez le vieil oncle de M^{me} Proust Louis Weil, propriétaire d'une grande villa avec jardin, rue La Fontaine, la partie la plus agreste du XVI^e arrondissement. Nous y étions souvent conviés à dîner, à la belle saison. Pour nous rendre de la rue de Penthièvre, où nous habitons, au « village d'Auteuil », il fallait une bonne heure de traction hippomobile. Le coupé qui conduisait mon père à son

Cahiers Marcel Proust

Maurice Duplay, fils d'un éminent chirurgien qui était l'ami intime du père de Marcel Proust, a neuf ans de différence avec l'écrivain. L'enfant et l'adolescent se rencontraient souvent dans leurs familles, puis en vacances à Évian. Entre eux s'est nouée une amitié dont Maurice Duplay garde des souvenirs qui sont précieux. Pourtant, c'est la première fois que ce témoin écrit un livre sur l'auteur d'A la recherche.

On découvre dans les souvenirs de Maurice Duplay un Proust volontiers mystificateur ; un homme qui donne des conseils à son jeune ami sur la meilleure façon de faire son service militaire ; un détective qui enquête chez Laurent sur les traces de l'oncle Weil et de Laure Hayman ; l'histoire comique et sentimentale d'un buffet Henri II, offert à une jeune personne mannequin chez Paquin ; les projets de mariage de Proust avec Hélène d'Ideville...

On y apprend où le romancier a trouvé le nom de Charlus.

Avec ce livre se précise encore, de façon souvent inattendue, le portrait de l'écrivain.

nrf